ISAM ABAD MONTALVO

2024 – 2025

ARTISTES ASSOCIÉ×E×S

MON ESPACE DE TRAVAIL

Le coin gymbro
- des élastiques, un mât, une corde à sauter, des boules massage
- things to train my finger strength since i cannot climb

Le coin DJ
- CDJS, ma clé avec beaucoup du reggaeton, un casque
- +la sono puissante du studio

Le coin chill
- fatboys, chauffage, livres de poésie et de politique, la théière et des cookies

Le sol, les tapis
- where i roll, feel weight and gravity, where i become all sorts of creatures
- where i pour out all my pain and anger

La pole avec Yann
- un lieu d'apprentissage et fascination
- a way of working where the only option is to trust on each other
- where we get nerdy about sensuality, where we hustle

Les balançoires d'Anto
- pour faire des tirages de tarot, chanter et devenir sirènes
- pour partager de la transjoy dessus et penser à nos futurs

Le fashion show avec Litchi
- with genderfucking outfits to go on an adventure

Un espace de metiCULOsidad
- showings, feedbacks, crash tests, outside eyes and discussions

Typo: Artex / Print: Le Cric / Graphisme: fainek.com

L'ABRI

labrigeneve.ch/

ENTRETIEN

Je suis Isam, je viens d'Équateur. Après plusieurs années en Europe entre l'Allemagne, la Suisse et des écoles d'art, j'ai intégré L'Abri à Genève, à un moment où je sortais tout juste de la Manufacture. Ce qui m'a attiré, c'était la possibilité d'un espace-temps pour chercher, créer, me retrouver après les rythmes intenses de la formation, un endroit de refuge le temps d'affronter les galères administratives que traverse tout·e artiste immigré·e.

Et, entre toutes les choses qui bougeaient autour de moi, à l'Abri, j'ai pu prendre le temps. Ce luxe de ralentir, de me reconnecter à mes envies profondes: mixer, grimper, faire de la pole dance, boxer… bouger autrement. Explorer de nouveau le corps en dehors de la danse contemporaine.

En général, j'ai approfondi des pratiques autour du mouvement, de la contraction musculaire. D'abord apprendre à sentir, contrôler, puis voir ce que ça génère comme image. Et comment cette matière peut vibrer dans l'espace, à plusieurs. Je n'avais pas forcément d'objectifs clairs, mais je savais que je voulais explorer plus profondément. Et maintenant que je ne suis plus à l'école, j'ai le temps de creuser.

Être seul dans un studio, après des années d'intense vie collective, m'a obligé à me poser. À voir ce que je fais quand je suis seul avec mes désirs, mes rythmes. Ça m'a permis aussi de choisir mes collaborations: avec Anto, pour explorer la queerness à travers le chant et les traditions folkloriques; avec Alice, en imaginant partir à l'aventure dans un monde qui se balance; et avec Yann, en plongeant dans les possibilités de mouvement de la pole dance, l'expression de nos hanches, et les danses qui naissent à force d'écouter des chansons tristes.

Je questionne beaucoup les espaces qu'on occupe: qui y a droit, comment, pourquoi. Cette année, j'ai habité les studios de danse comme des lieux de transformation, de dialogue, un refuge. J'ai pu réfléchir à ce que je veux montrer au public. Peut-être une installation autour de la pole, du club et de nos réalités de danseureuses trans. En même temps, je suis partagé. Il y a des choses si intimes, si spécifiques à nos communautés, à nos contextes, que je ne sais pas encore si je veux les exposer à un public majoritairement blanc, cis, non précaire, novelero et extérieur.

J'aimerais trouver un dispositif qui protège cette vulnérabilité. Parce que ce qu'on vit dans nos corps – en tant que personnes trans, queer, racialisées – est politique. Et ça, ça concerne aussi celleux qui ne le vivent pas. Donc, on en parle.

Mais, dans les espaces d'art, je me demande souvent: comment créer un espace où je ne suis pas seul à porter ces conversations? Où le dialogue est partagé, et pas juste une extraction de mes/nos expériences. Parce que, parfois, quand je parle, j'ai ce goût amer après. L'impression que les gens écoutent, puis tournent la page, continuent leur vie. Et moi, je reste là, un peu à vif. Alors, je mets en place des dispositifs où ces échanges peuvent exister, mais dans des conditions plus équilibrées. Où la charge n'est pas toujours sur les mêmes épaules.

La possibilité d'échapper aux mots, en passant par le corps, par les sensations, me donne de l'espoir. Le mouvement est ancré dans le présent. Et, dès qu'il y a plusieurs corps dans un espace, avec une bonne soundtrack, il y a une possibilité d'unité, de quelque chose qui se construit ensemble. À qui je parle quand je crée? Qui reçoit? Et comment ça circule? La réception dépend vraiment de qui est là. J'ai pu créer pour le Lila Queer Festival, puis pour Les Urbaines, et je voyais que ces deux contextes différents affectaient le processus de création.

En musique, c'est différent. Là, je le fais plus pour moi. Il y a des sons de chez moi qui me manquent ici, des soirées qu'on ne trouve pas facilement. Alors, si elles n'existent pas, j'aurais envie de les proposer. C'est une manière de prendre soin de moi, de faire exister ce qui me nourrit dans l'espace où je vis.

Pour les portes ouvertes, j'aurais plutôt envie d'une installation sonore de longue durée, qui puisse vivre, s'activer et se désactiver. Un espace immersif, plus qu'un moment figé.

Cette année, j'ai beaucoup créé. Une expérience importante, c'était avec Cecilia Moya-Rivera et la team de ROTA à l'Arsenic. J'ai eu un double rôle de chorégraphe-interprète. C'était libérant de ne pas porter toutes les responsabilités, mais précieux d'avoir quand même une voix. On a travaillé sur les distances, les proximités, la friction avec le public. C'était fort de le faire en groupe, de pouvoir proposer des choses et les pousser ensemble.

Ce que j'aimerais dire aux professionnelles qui lisent ce cahier: je vois une tendance à programmer des artistes racisé·es, trans, comme un statement. Et c'est important, oui. Mais ça ne peut pas être juste pour cocher une case. Il faut une réflexion institutionnelle réelle derrière. Sinon, c'est creux. Quand je suis programmé, je regarde où je vais. J'essaie de choisir des endroits où je sens que je peux faire confiance. Même si, en tant qu'artiste émergent·e, je ne peux pas toujours dire non. Je ne suis pas venu ici pour souffrir. Je ne crois pas au mythe de la souffrance nécessaire, que je trouve très ancré historiquement dans certains courants de la danse européenne. Et je ne veux pas faire gratuitement un travail émotionnel dans des espaces qui ne sont pas prêts. Les institutions ont les ressources pour préparer leurs équipes, pour vraiment accueillir. Pour moi, c'est ça, une collaboration honnête.

RÉFÉRENCES

× Tiran Willemsee
× KissMyAss Club
× Leslie Feinberg, Stone butch blues
× Pedro Lembebl, Tengo miedo torero
× The Magic Dyke
× La Diabla, Ponte en mis tacones
× Pat Califia, Speaking sex to power, The politics of queer sex
× Tiziano Cruz, WAYQEYCUNA
× Ambassa Mimani, Isaac Tshipemba, Moto na Moto
× Katori Hall, P-Valley
× Cecilia Moya Rivera
× Sebastián Dávila
× Dorothy Allison, TRASH: Short stories
× Jota Mombaça, For an ontological strike
× Teresa Vittucí, Sane Satan
× Florentina Holzinger
× Katerina Andreou, Bless this mess
× Catol Teixeira
× Johanna Closuit
× Alice Baylac, Colza
× Travis Alabanza, None of the above
× Betty Tchomanga
× Fabi Barba
× Mayara Yamada, Alice Oechslin
× Maria Lugones, Playfulness, "World"-Travelling and Loving Perception.

PLAYLIST

TENDRE
maïak